

LE DIABLE ET SA GRAND-MÈRE

1 - Il était une fois un roi menant une si grande guerre qu'il lui fallait une grosse armée ; cependant, il ne payait ses nombreux guerriers que d'une bien modeste solde, à peine suffisante pour vivre.

Trois d'entre eux se mirent d'accord et décidèrent de désertir.

- Si on nous attrape, on nous pendra. Qu'allons-nous faire ? dit le premier.

Et le deuxième :

- Vous voyez ce grand champ de blé. Si nous nous y cachons, personne ne nous y trouvera. L'armée n'a pas le droit d'y pénétrer et, demain, elle change de quartier.

Ils se faufilèrent dans le champ, mais l'armée ne partit pas et garda ses positions tout autour. Ils restèrent deux jours et deux nuits dans le blé. Leur faim devint telle qu'ils n'étaient pas loin de mourir. Alors ils dirent

- À quoi nous a-t-il servi d'avoir déserté ? Nous allons périr tristement.

À ce moment-là, un dragon de feu passa dans le ciel. Il descendit vers eux et leur demanda pourquoi ils se cachaient là. Ils répondirent :

- Nous sommes trois soldats ; nous avons déserté parce que notre solde était trop basse. Mais nous allons mourir de faim si nous restons ici, ou nous pendouillerons au gibet si nous en sortons.

- Si vous acceptez de me servir pendant sept ans, dit le dragon, je vous conduirai par-dessus le gros de l'armée sans que personne puisse mettre la main sur vous.

- Nous n'avons pas le choix et il nous faut bien accepter, répondirent-ils.

Le dragon les saisit entre ses griffes, les conduisit par-delà l'armée et, loin d'elle, les posa de nouveau sur le sol. Or, le dragon n'était autre que le Diable. Il leur donna une petite cravache et dit :

- Frappez-vous avec elle ; il sortira de votre corps autant d'argent que vous en voudrez. Vous pourrez vivre en grands seigneurs, monter chevaux et rouler carrosse. Mais au bout de sept années, vous serez à moi.

Il leur présenta un livre sur lequel ils durent inscrire leurs noms.

- Avant de vous emporter, ajouta-t-il, je vous proposerai une énigme. Si vous la résolvez, vous serez libres et je ne vous tiendrai plus en ma puissance.

Le dragon s'envola. Les trois soldats se mirent à jouer de la cravache. Ils eurent de l'argent en abondance, se firent confectionner des habits de seigneurs, et voyagèrent de par le monde. Où qu'ils fussent, ils vivaient dans la joie et la félicité, roulaient carrosse et montaient chevaux, mangeaient, buvaient, mais ne commettaient pas de mauvaises actions.

2 - Le temps passa vite et quand les sept années touchèrent à leur fin, deux d'entre eux sentirent leur cœur se serrer et une grande peur les saisir. Le troisième, cependant, prenait la chose du bon côté. Il dit :

- Frères, ne craignez point ! je ne suis pas tombé de la dernière pluie ; je résoudrai l'énigme.

Ils s'en allèrent dans les champs, s'y assirent sur leur séant et les deux premiers faisaient triste figure

Arriva une vieille femme. Elle leur demanda pourquoi ils étaient si tristes.

- Eh ! qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? De toute façon, vous ne pouvez rien pour nous !

- Qui sait ! répondit-elle, confiez-vous à moi ; dites-moi vos tourments !

Ils lui racontèrent qu'ils avaient été les serviteurs du Diable pendant sept ans. Il leur avait procuré de l'argent à foison ; mais ils lui avaient donné leurs signatures et ils seraient à lui si, le temps écoulé, ils ne parvenaient pas à résoudre une énigme.

La vieille dit :

- Si vous voulez vous en tirer, il faut que l'un de vous aille dans la forêt. Il arrivera à une falaise éboulée qui ressemble à une maison. Il faudra qu'il y pénètre et il y trouvera de l'aide.

Les deux soldats tristes se dirent : « Cela ne servira à rien. » Et ils restèrent là.

Le troisième, en revanche, celui qui était tout joyeux, se leva et s'avança dans la forêt jusqu'à ce qu'il trouvât la falaise. Dans la fausse maison, se tenait une femme vieille comme les pierres. C'était la grand-mère du Diable. Elle lui demanda d'où il venait et ce qu'il voulait. Il lui raconta tout ce qui s'était passé et, comme il lui plaisait, elle le prit en pitié et lui promit de l'aider. Elle souleva une pierre qui cachait l'entrée d'une cave et dit :

- Cache-toi ici. Tu entendras tout ce qui se dira. Reste bien tranquille et ne t'énerve pas. Quand le dragon viendra, je lui demanderai de quelle énigme il s'agit. Il me dit tout. Toi, fais attention à ce qu'il me répondra.

À minuit, le dragon arriva et réclama son repas. La grand-mère mit la table et y apporta mets et boissons pour qu'il soit content. Et ils mangèrent et burent de concert.

Tout en conversant, elle lui demanda comment s'était passée la journée et de combien d'âmes il s'était emparé.

- Je n'ai pas eu de chance aujourd'hui, répondit-il. Mais j'ai attrapé trois soldats ; ceux-là, je les aurai sûrement.

- Eh ! trois soldats, rétorqua la vieille, ce sont des gaillards ! ils peuvent encore

t'échapper.

Le Diable dit d'un ton mielleux :

- Ils sont à moi ! Je vais leur soumettre une énigme qu'ils seront incapables de résoudre.

- Quel genre d'énigme ? demanda la grand-mère.

- Je vais te la dire : dans la grande mer du Nord, il y a un chat marin, mort ; ce sera le rôti que je leur offrirai. Une côte de baleine leur servira de cuillère et un vieux sabot de cheval creusé leur tiendra lieu de verre à vin.

3 - Quand le Diable s'en fut allé au lit, la grand-mère souleva la pierre et fit sortir le soldat.

- As-tu bien fait attention à tout ?

- Oui, dit-il ; j'en sais assez et je me tirerai d'affaire.

Sans bruit, il se glissa par la fenêtre et en toute hâte il rejoignit ses compagnons. Il leur conta comment la grand-mère avait éventé le piège du Diable et comment il avait appris la solution de l'énigme. Ils se sentirent tout joyeux et de bonne humeur, prirent la cravache et fabriquèrent tant d'argent qu'il en roulait de tous les côtés.

Quand les sept années furent complètement écoulées, le Diable arriva avec le livre, leur montra les signatures et dit :

- Je vais vous emmener en enfer ; on vous y servira un repas. Si vous devinez la nature du rôti qui vous sera offert, vous serez libres, et vous pourrez garder la cravache.

Alors le premier soldat commença :

- Dans la grande mer du Nord, il y a un chat marin, mort. Ce sera certainement notre rôti.

Le Diable se mit en colère, dit « hum ! hum ! hum ! » et demanda au deuxième :

- Mais qu'est-ce qui vous servira de cuillère ?

- Une côte de baleine sera notre cuillère.

Le Diable fit grise mine, grogna de nouveau par trois fois « hum ! hum ! hum ! » et dit au troisième :

- Savez-vous aussi ce qui vous servira de verre à vin ?

- Un vieux sabot de cheval sera notre verre à vin.

À ce moment n'ayant plus aucun pouvoir sur eux, le Diable s'envola dans un hurlement.

Nos trois compagnons restèrent donc en possession de la cravache, la faisant claquer pour qu'apparaisse tout l'argent qu'ils désiraient. Ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

LES MUSICIENS DE BRÊME

1 - Il était une fois un homme dont l'âne, durant de longues années, sans jamais se fatiguer, avait porté les sacs au moulin.

Cependant, les forces de l'animal finirent par décliner au point qu'il devint de moins en moins capable d'accomplir sa tâche. Son maître songea alors à se débarrasser de cette bouche devenue inutile, mais l'âne, sentant que le vent avait tourné, s'enfuit.

Il prit la route de Brême. Il pensait qu'il pourrait y devenir musicien au service de la municipalité.

Sur son chemin, il rencontra un chien de chasse qui s'était couché là. Il gémissait comme quelqu'un qui a tant couru, que la mort le guette.

- Alors, Taïaut, pourquoi jappes-tu comme ça ? demanda l'âne.

- Ah ! dit le chien, parce que je suis vieux, parce que je m'alourdis chaque jour un peu plus, parce que je ne peux plus chasser, mon maître veut me tuer. Je me suis enfui. Mais comment gagner mon pain maintenant ?

- Sais-tu, dit l'âne, je vais à Brême pour y devenir musicien ; viens avec moi et fais-toi engager dans l'orchestre municipal. Je jouerai du luth et toi de la timbale.

Le chien accepta avec joie et ils repartirent de compagnie.

Bientôt, ils virent un chat sur la route, qui était triste comme trois jours de pluie.

- Eh bien ! qu'est-ce qui va de travers, vieux Raminagrobis ? demanda l'âne.

- Comment être joyeux quand il y va de sa vie ? répondit le chat. Parce que je deviens vieux, que mes dents s'usent et que je me tiens plus souvent à rêver derrière le poêle qu'à courir après les souris, ma maîtresse a voulu me noyer. J'ai bien réussi à me sauver, mais je ne sais que faire. Où aller ?

- Viens à Brême avec nous. Tu connais la musique, tu deviendras musicien.

Le chat accepta et les accompagna.

Les trois fugitifs arrivèrent à une ferme. Le coq de la maison était perché en haut du portail et criait de toutes ses forces.

- Tu cries à nous casser les oreilles, dit l'âne. Que t'arrive-t-il donc ?

- J'ai annoncé le beau temps, répondit le coq, parce que c'est le jour où la Sainte Vierge lave la chemise de L'Enfant Jésus et va la faire sécher. Mais, comme pour demain dimanche il doit venir des invités, la fermière a été sans pitié. Elle a dit à la cuisinière qu'elle voulait me manger demain et c'est ce soir qu'on doit me couper le cou. Alors, je crie à plein gosier pendant que je puis le faire encore.

- Eh ! quoi, Chanteclair, dit l'âne, viens donc avec nous. Nous allons à Brême ; tu trouveras n'importe où quelque chose de préférable à ta mort. Tu as une bonne voix et si nous faisons de la musique ensemble, ce sera magnifique.

Le coq accepta ce conseil et tous quatre se remirent en chemin.

2 - Mais il ne leur était pas possible d'atteindre la ville de Brême en une seule journée. Le soir, ils arrivèrent près d'une forêt où ils se décidèrent à passer la nuit. L'âne et le chien se couchèrent au pied d'un gros arbre, le chat et le coq s'installèrent dans les branches. Le coq monta jusqu'à la cime. Il pensait s'y trouver en sécurité. Avant de s'endormir, il jeta un coup d'œil aux quatre coins de l'horizon. Il vit briller une petite lumière dans le lointain. Il appela ses compagnons et leur dit qu'il devait se trouver quelque maison par là, on y voyait de la lumière. L'âne dit :

- Levons-nous et allons-y ; ici, le gîte et le couvert ne sont pas bons.

Le chien songea que quelques os avec de la viande autour lui feraient du bien.

Ils se mirent donc en route en direction de la lumière et la virent grandir au fur et à mesure qu'ils avançaient. Finalement, ils arrivèrent devant une maison brillamment éclairée, qui était le repaire d'une bande de voleurs.

L'âne, qui était le plus grand, s'approcha de la fenêtre et regarda à l'intérieur.

- Que vois-tu, Grison ? demanda le coq.

- Ce que je vois ? répondit l'âne : une table servie avec mets et boissons de bonne allure. Des voleurs y sont assis et sont en train de se régaler.

- Voilà ce qu'il nous faudrait, repartit le coq.

- Eh ! oui, dit l'âne, si seulement nous y étions !

Les quatre compagnons délibérèrent pour savoir comment ils s'y prendraient pour chasser les voleurs. Finalement, ils découvrirent le moyen : l'âne appuierait ses pattes de devant sur le bord de la fenêtre, le chien sauterait sur son dos et le chat par-dessus. Le coq se perchait sur la tête du chat.

Quand ils se furent ainsi installés, à un signal donné, ils commencèrent leur musique. L'âne brayait, le chien aboyait, le chat miaulait et le coq chantait. Sur quoi, ils bondirent par la fenêtre en faisant trembler les vitres. À ce concert inhabituel, les voleurs avaient sursauté. Ils crurent qu'un fantôme entraînait dans la pièce et, pris de panique, ils s'enfuirent dans la forêt.

Nos quatre compagnons se mirent à table, se servirent de ce qui restait et mangèrent comme s'ils allaient connaître un mois de famine. Quand les quatre musiciens eurent terminé, ils éteignirent la lumière et chacun se choisit un endroit à sa convenance et du meilleur confort pour dormir. L'âne se coucha sur le fumier, le chien derrière la porte, le chat près du poêle et le coq se percha au

poulailler. Et comme ils étaient fatigués de leur long trajet, ils s'endormirent aussitôt.

3 - Quand minuit fut passé, les voleurs virent de loin que la lumière avait été éteinte dans la maison et que tout y paraissait tranquille. Leur capitaine dit :

- Nous n'aurions pas dû nous laisser mettre à la porte comme ça.

Il ordonna à l'un de ses hommes d'aller inspecter la maison.

L'éclaireur vit que tout était silencieux ; il entra à la cuisine pour allumer une lumière. Voyant les yeux du chat brillants comme des braises, il en approcha une allumette et voulut l'enflammer. Le chat ne comprit pas la plaisanterie et, crachant et griffant, lui sauta au visage. L'homme fut saisi de terreur. Il se sauva et voulut sortir par la porte de derrière. Le chien, qui était allongé là, bondit et lui mordit les jambes. Et quand le voleur se mit à courir à travers la cour, passant par-dessus le tas de fumier, l'âne lui expédia un magistral coup de sabot. Le coq, que ce vacarme avait réveillé et mis en alerte, cria du haut de son perchoir :

- Cocorico !

Le brigand courut alors de toutes ses forces rejoindre son chef.

- Ah ! s'exclama-t-il. Il y a dans cette maison une terrible sorcière qui m'a soufflé dessus et griffé le visage de ses longs doigts. Devant la porte se tient un homme muni d'un couteau qui m'a planté son arme dans la jambe. Dans la cour, il y a un monstre noir qui m'a asséné un coup de massue. Et là-haut, sur le toit, se tient un juge qui a crié : « que l'on amène ce scélérat ! ». Alors, je n'ai plus pensé qu'à détalier.

Dès lors, les brigands n'osèrent plus revenir dans la maison, où les quatre musiciens de la ville de Brême se sentirent tellement à leur aise qu'ils ne voulurent plus jamais repartir.

LES DOUZE FRÈRES

1 - Il était une fois un roi et une reine qui s'entendaient fort bien, et dont les douze enfants étaient tous des fils.

Un jour, le roi dit à son épouse : « Si le treizième enfant que tu mettras au monde est une fille, alors les douze garçons devront mourir afin que sa richesse soit grande et qu'elle soit seule à hériter du royaume ».

Il fit donc construire douze cercueils qu'on remplit de copeaux ; puis le roi les fit transporter dans une pièce bien fermée, dont il donna la clef à la reine, en lui recommandant de n'en rien dire à personne.

Cependant, la mère était en proie à un violent chagrin. Le plus jeune de ses fils, à qui elle avait donné le nom de Benjamin, s'aperçut de sa peine et lui dit :

- Ma bonne mère, pourquoi es-tu si triste ?

- Cher enfant, lui répondit-elle, je ne dois pas te le dire.

Mais l'enfant ne lui laissa point de repos, tant et si bien qu'elle le conduisit à la pièce mystérieuse, et lui montra les douze cercueils remplis de copeaux :

- Mon bien-aimé Benjamin, lui dit-elle, ton père a fait construire ces cercueil pour tes onze frères et pour toi, car si je mets au monde une petite fille, vous devez tous mourir et être ensevelis là.

Et comme elle pleurait, l'enfant chercha à la consoler en lui disant :

- Ne pleure pas, nous saurons bien éviter la mort.

- Va dans la forêt avec tes onze frères, reprit la reine, et que l'un de vous se tienne sans cesse en sentinelle sur la cime de l'arbre le plus élevé, les yeux tournés vers la tour du château. J'aurai soin d'y arborer un drapeau blanc si je mets au monde un garçon, et alors vous pourrez revenir sans danger ; si au contraire je deviens mère d'une fille, j'y planterai un drapeau rouge comme du sang ; alors hâtez-vous de fuir bien loin, et que le bon Dieu vous protège.

Lorsque la reine eut donné sa bénédiction à ses fils, ceux-ci se rendirent dans la forêt. Chacun d'eux monta à son tour la garde pour la sûreté des autres, en grimpant au haut du chêne le plus élevé, et en tenant, de là, ses yeux fixés vers la tour.

Quand onze jours furent passés, et que ce fut à Benjamin de veiller, il vit qu'un drapeau avait été arboré, mais c'était un drapeau rouge comme du sang, ce qui prouvait trop qu'ils devaient tous mourir.

Lorsqu'il eut annoncé la nouvelle à ses frères, ceux-ci s'indignèrent et dirent :

- Sera-t-il dit que nous aurons dû subir la mort pour une fille ? Faisons serment de nous venger ! Partout où nous trouverons une jeune fille, son sang devra

couler.

2 - Cela dit, ils allèrent tous ensemble au fond de la forêt, et à l'endroit le plus épais, ils trouvèrent une petite cabane misérable et déserte. Alors ils dirent :

- C'est ici que nous voulons fixer notre demeure et toi, Benjamin, comme tu es le plus jeune et le plus faible, tu resteras au logis et te chargeras du ménage.

Nous autres, nous irons à la chasse afin de nous procurer de la nourriture.

Ils allèrent donc dans la forêt, et tuèrent des lièvres, des chevreuils sauvages, des oiseaux et des pigeons ; puis ils les rapportèrent à Benjamin qui dut les préparer et les faire cuire pour apaiser la faim commune. C'est ainsi qu'ils vécurent pendant dix années dans la forêt ; et ce temps leur parut court.

Cependant la jeune fille que la mère avait mise au monde était devenue grande. Sa beauté était remarquable, et elle avait sur le front une étoile d'or. Un jour que se faisait la grande lessive, elle remarqua parmi le linge douze chemises d'homme, et demanda à sa mère :

- À qui appartiennent ces douze chemises, car elles sont beaucoup trop petites pour mon père ?

La reine lui répondit avec un soupir :

- Chère enfant, elles appartiennent à tes douze frères.

La jeune fille reprit :

- Où sont donc mes douze frères ? je n'en ai jamais entendu parler.

La reine répondit :

- Où ils sont ! Dieu seul le sait : ils sont errants par le monde.

Alors, entraînant avec elle la jeune fille, elle ouvrit la chambre mystérieuse, et lui montra les douze cercueils, avec leurs copeaux et leurs coussins funèbres.

- Ces cercueils, lui dit-elle, étaient destinés à tes frères ; mais ils se sont échappés de la maison avant ta naissance.

Et elle lui raconta tout ce qui s'était passé. Alors la jeune fille lui dit :

- Ne pleure pas, chère mère, je veux aller à la recherche de mes frères.

Elle prit donc les douze chemises, et se dirigea juste au milieu de la forêt. Elle marcha tout le jour, et arriva vers le soir à la pauvre cabane. Elle y entra et trouva un jeune garçon, qui lui dit :

- D'où venez-vous, et où allez-vous ?

À quoi elle répondit :

- Je suis la fille d'un roi, je cherche mes douze frères et je veux aller jusqu'à ce que je les trouve.

Et elle lui montra les douze chemises qui leur appartenaient. Benjamin vit bien alors que la jeune fille était sa sœur ; il lui dit :

- je suis Benjamin, le plus jeune de tes frères.

Et elle se mit à pleurer de joie, et Benjamin aussi ; et ils s'embrassèrent avec une grande tendresse. Benjamin se prit à dire tout à coup :

- Chère sœur, je dois te prévenir que nous avons fait le serment de tuer toutes les jeunes filles que nous rencontrerions.

Elle répondit :

- Je mourrai volontiers, si ma mort peut rendre à mes frères ce qu'ils ont perdu.

- Non, reprit Benjamin, tu ne dois pas mourir ; place-toi derrière cette cuve jusqu'à l'arrivée de mes onze frères, et je les aurai bientôt mis d'accord avec moi.

Elle se plaça derrière la cuve.

Quand il fut nuit, les frères revinrent de la chasse, et le repas se trouva prêt. Et comme ils étaient en train de manger, ils demandèrent :

- Qu'y a-t-il de nouveau ?

Benjamin répondit :

- Ne savez-vous rien ?

- Non, reprirent-ils.

Benjamin ajouta :

- Vous êtes allés dans la forêt, moi je suis resté à la maison, et pourtant j'en sais plus long que vous.

- Raconte donc, s'écrièrent-ils.

Il répondit :

- Promettez moi d'abord que la première jeune fille qui se présentera à nous ne devra pas mourir.

- Nous le promettons, s'écrièrent-ils tous, raconte-nous donc.

Alors Benjamin leur dit :

- Notre sœur est là.

Et il poussa la cuve, et la fille du roi s'avança dans ses vêtements royaux, et l'étoile d'or sur le front, et elle brillait à la fois de beauté, de finesse et de grâce.

Alors ils se réjouirent tous, et l'embrassèrent.

3 - À partir de ce moment, la jeune fille garda la maison avec Benjamin, et l'aida dans son travail. Les onze frères allaient dans la forêt, poursuivaient les lièvres et les chevreuils, les oiseaux et les pigeons, et rapportaient au logis le produit de leur chasse, que Benjamin et sa sœur préparaient pour le repas. Elle ramassait le bois qui servait à faire cuire les provisions, cherchait les plantes qui devaient leur tenir lieu de légumes, et les plaçait sur le feu, si bien que le dîner était toujours prêt lorsque les onze frères revenaient à la maison. Elle entretenait aussi un ordre admirable dans la petite cabane, couvrait coquettement le lit avec des draps blancs, de sorte que les frères vivaient avec elle une union parfaite.

Un jour, Benjamin et sa sœur préparèrent un très joli dîner, et quand ils furent tous réunis, ils se mirent à table, mangèrent et burent, et furent tous très joyeux.

Il y avait autour de la cabane un petit jardin où se trouvaient douze lys. La jeune fille, voulant faire une surprise agréable à ses frères, alla cueillir ces douze

fleurs afin de les leur offrir. Mais à peine avait-elle cueilli les douze lys que ses douze frères furent changés en douze corbeaux qui s'envolèrent au-dessus de la forêt ; et la maison et le jardin s'évanouirent au même instant.

La pauvre jeune fille se trouvait donc maintenant toute seule dans la forêt sauvage, et comme elle regardait autour d'elle avec effroi, elle aperçut à quelques pas une vieille femme qui lui dit :

- Qu'as-tu fait là, mon enfant ? Pourquoi n'avoir point laissé en paix ces douze blanches fleurs ? Ces fleurs étaient tes frères, qui se trouvent désormais transformés en corbeaux pour toujours.

La jeune fille dit en pleurant :

- N'existe-t-il donc pas un moyen de les délivrer ?

- Oui, répondit la vieille, mais il n'y en a dans le monde entier qu'un seul, et il est si difficile qu'il ne pourra te servir ; car tu devrais ne pas dire un seul mot, ni sourire une seule fois pendant sept années ; et si tu prononces une seule parole, s'il manque une seule heure à l'accomplissement des sept années, et la parole que tu auras prononcée causera la mort de tes frères.

Alors la jeune fille pensa dans son cœur : « je veux à toute force délivrer mes frères ». Puis elle se mit en route, cherchant un rocher élevé, et quand elle l'eut trouvé, elle y monta, et se mit à filer, ayant bien soin de ne point parler et de ne point rire.

4 - Il arriva qu'un roi chassait dans la forêt ; ce roi avait un grand lévrier qui, parvenu en courant jusqu'au pied du rocher au haut duquel la jeune fille était assise, se mit à bondir à l'entour et à aboyer fortement en dressant la tête vers elle. Le roi s'approcha, aperçut la belle princesse avec l'étoile d'or sur le front, et fut si ravi de sa beauté qu'il lui demanda si elle ne voulait point devenir son épouse. Elle ne répondit point, mais fit un petit signe avec la tête. Alors le roi monta lui-même sur le rocher, en redescendit avec elle, la plaça sur son cheval, et retourna ainsi dans son palais. Là furent célébrées les noces avec autant de pompe que de joie, quoique la jeune fiancée demeurât muette et sans sourire.

Lorsqu'ils eurent vécu heureusement ensemble pendant un couple d'années, la mère du roi, qui était une méchante femme, se mit à calomnier la jeune reine, et à dire au roi :

- C'est une misérable mendicante que tu as amenée au palais ; qui sait quels projets funestes elle trame contre toi ! Si elle est vraiment muette elle pourrait du moins rire une fois ; celui qui ne rit jamais a une mauvaise conscience.

Le roi ne voulut point d'abord ajouter foi à ces insinuations perfides, mais sa mère les renouvela si souvent, en y ajoutant des inventions méchantes qu'il finit par se laisser persuader, et qu'il condamna sa femme à la peine de mort.

On alluma donc dans la cour un immense bucher, où la malheureuse devait être

brulée vive ; le roi se tenait à sa fenêtre, les yeux tout en larmes, car il n'avait pas cessé de l'aimer.

Et tandis qu'elle était déjà attachée au poteau et que les flammes, telles des langues écarlates, commençaient à lécher ses habits, l'épreuve des sept ans toucha à sa fin.

On entendit alors un bruissement d'ailes, et l'on vit dans les airs douze corbeaux qui se posèrent au sol. À cet instant précis, ils redevinrent les douze frères qu'elle avait réussi à délivrer. Ils démolirent le bûcher et éteignirent les flammes ; après avoir détaché leur chère petite sœur, ils l'embrassèrent et la serrèrent contre leur cœur. Comme elle pouvait enfin ouvrir la bouche et parler, elle raconta au roi pourquoi elle avait gardé le silence et n'avait jamais ri. Celui-ci fut fou de joie en apprenant qu'elle était innocente, ils s'aimèrent et vécurent tous ensemble jusqu'à leur mort.

Quant à la méchante marâtre, elle fut jugée et condamnée à être enfermée dans un tonneau rempli d'huile bouillante et de serpents venimeux où elle mourut d'une mort atroce.

1 -

À l'orée d'une grande forêt vivait un pauvre bucheron avec sa femme et ses deux enfants. Le garçon s'appelait Hänsel, et la fille, Gretel. Son travail ne lui rapportait guère, aussi, lorsque soudain les prix vinrent à monter dans le pays, il n'eut même plus de quoi fournir à sa famille le pain quotidien.

Un soir qu'il se tournait et retournait dans son lit, dévoré par les soucis et les sombres pensées, il dit à sa femme en soupirant :

- Qu'allons-nous devenir ? Comment nourrir nos pauvres enfants, quand nous n'avons plus rien pour nous-mêmes ?

- Eh bien, mon homme, dit la femme, sais-tu ce que nous allons faire ? Dès l'aube, nous conduirons les enfants au plus profond de la forêt, nous leur allumerons un feu et leur donnerons à chacun un petit morceau de pain. Puis nous irons à notre travail et les laisserons seuls. Ils ne retrouveront plus leur chemin et nous en serons débarrassés.

- Non, femme, dit le bucheron. je ne ferai pas cela ! Comment pourrais-je me résoudre à laisser nos enfants tout seuls dans la forêt ! Les bêtes sauvages ne tarderaient pas à les dévorer.

- Oh ! fou, rétorqua-t-elle, tu préfères donc que nous mourions de faim tous les quatre ? Alors, il ne te reste qu'à raboter les planches de nos cercueils.

Elle n'eut de cesse qu'il n'acceptât ce qu'elle proposait.

- Mais j'ai quand même pitié de ces pauvres enfants, dit le bucheron.

Les deux petits n'avaient pas pu s'endormir tant ils avaient faim. Ils avaient entendu ce que la marâtre disait à leur père. Gretel pleura des larmes amères et dit à son frère :

- C'en est fait de nous.

- Du calme, Gretel, dit Hänsel. Ne t'en fais pas ; je trouverai un moyen de nous en tirer. Quand les parents furent endormis, il se leva, enfila ses habits, ouvrit la chatière et se glissa dehors. La lune brillait dans le ciel et les graviers blancs, devant la maison, étincelaient comme des diamants. Hänsel se pencha et en mit dans ses poches autant qu'il put. Puis il rentra dans la maison et dit à Gretel :

- Aie confiance, chère petite sœur, et dors tranquille. Dieu ne nous abandonnera pas.

Et lui-même se recoucha.

Quand vint le jour, avant même que le soleil ne se levât, la femme réveilla les deux enfants :

- Debout, paresseux ! Nous allons aller dans la forêt pour y chercher du bois. Elle leur donna un morceau de pain à chacun et dit :

- Voici pour le repas de midi ; ne mangez pas tout avant, car vous n'aurez rien d'autre.

Comme les poches de Hänsel étaient pleines de cailloux, Gretel mit le pain dans son tablier. Puis, ils se mirent tous en route pour la forêt.

2 -

Au bout de quelque temps, Hänsel s'arrêta et regarda en direction de la maison. Et sans cesse, il répétait ce geste. Le père dit :

- Que regardes-tu, Hänsel, et pourquoi restes-tu toujours en arrière ? Fais attention à toi et n'oublie pas de marcher !

- Ah ! père dit Hänsel, je regarde mon petit chat blanc qui est perché là-haut sur le toit et je lui dis au revoir.

La femme dit :

- Fou que tu es ! Ce n'est pas le chaton, c'est un reflet de soleil sur la cheminée.

Hänsel, en réalité, n'avait pas vu le chat. Mais, à chaque arrêt, il prenait un caillou blanc dans sa poche et le jetait sur le chemin.

Quand ils furent arrivés au milieu de la forêt, le père dit :

- Maintenant, les enfants, ramassez du bois ! je vais allumer un feu pour que vous n'ayez pas froid.

Hänsel et Gretel amassèrent des brindilles au sommet d'une petite colline. Quand on y eut mit le feu et qu'il eut bien pris, la femme dit :

- Couchez-vous auprès de lui, les enfants, et reposez-vous. Nous allons abattre du bois. Quand nous aurons fini, nous reviendrons vous chercher.

Hänsel et Gretel s'assirent auprès du feu et quand vint l'heure du déjeuner, ils mangèrent leur morceau de pain. Ils entendaient retentir des coups de hache et pensaient que leur père était tout proche. Mais ce n'était pas la hache. C'était une branche que le bûcheron avait attachée à un arbre mort et que le vent faisait battre de-ci, de-là.

Comme ils étaient assis là depuis des heures, les yeux finirent par leur tomber de fatigue et ils s'endormirent. Quand ils se réveillèrent, il faisait nuit noire. Gretel se mit à pleurer et dit :

- Comment ferons-nous pour sortir de la forêt ?

Hänsel la consola :

- Attends encore un peu, dit-il, jusqu'à ce que la lune soit levée. Alors, nous retrouverons notre chemin.

Quand la pleine lune brilla dans le ciel, il prit sa sœur par la main et suivit les petits cailloux blancs. Ils étincelaient comme des écus frais battus et indiquaient le chemin. Les enfants marchèrent toute la nuit et, quand le jour se leva, ils atteignirent la maison paternelle. Ils frappèrent à la porte. Lorsque la femme eut ouvert et quand elle vit que c'étaient Hänsel et Gretel, elle dit :

- Méchants enfants ! pourquoi avez-vous dormi si longtemps dans la forêt ? Nous pensions que vous ne reviendriez jamais.

Leur père, lui, se réjouit, car il avait le cœur lourd de les avoir laissés seuls dans la forêt.

3 -

Peu de temps après, la misère régna de plus belle et les enfants entendirent ce que la marâtre disait, pendant la nuit, à son mari :

- Il ne nous reste plus rien à manger, une demi-miche seulement, et après, finie la chanson ! Il faut nous débarrasser des enfants ; nous les conduirons encore plus profond dans la forêt pour qu'ils ne puissent plus retrouver leur chemin ; il n'y a rien d'autre à faire.

Le père avait bien du chagrin. Il songeait : « Il vaudrait mieux partager la dernière bouchée avec les enfants. » Mais la femme ne voulut rien en entendre. Elle le gourmanda et lui fit mille reproches. Comme il avait accepté une première fois, il dut consentir à nouveau.

Les enfants n'étaient pas encore endormis. Ils avaient tout entendu. Quand les parents furent plongés dans le sommeil, Hänsel se leva avec l'intention d'aller ramasser des cailloux comme la fois précédente. Mais la marâtre avait verrouillé la porte et le garçon ne put sortir. Il consola cependant sa petite sœur :

- Ne pleure pas, Gretel, dors tranquille ; le bon Dieu nous aidera.

Tôt le matin, la marâtre fit lever les enfants. Elle leur donna un morceau de pain, plus petit encore que l'autre fois. Sur la route de la forêt, Hänsel l'émietta dans sa poche ; il s'arrêta souvent pour en jeter un peu sur le sol.

- Hänsel, qu'as-tu à t'arrêter et à regarder autour de toi ? dit le père. Va ton chemin !

- Je regarde ma petite colombe, sur le toit, pour lui dire au revoir ! répondit Hänsel.

- Fou ! dit la femme. Ce n'est pas la colombe, c'est le soleil qui se joue sur la cheminée. Hänsel, cependant, continuait à semer des miettes de pain le long du chemin.

La marâtre conduisit les enfants au fin fond de la forêt, plus loin qu'ils n'étaient jamais allés. On y refit un grand feu et la femme dit :

- Restez là, les enfants. Quand vous serez fatigués, vous pourrez dormir un peu. Nous allons couper du bois et, ce soir, quand nous aurons fini, nous viendrons vous chercher.

À midi, Gretel partagea son pain avec Hänsel qui avait éparpillé le sien le long du chemin. Puis ils dormirent et la soirée passa sans que personne ne revînt auprès d'eux.

Ils s'éveillèrent au milieu de la nuit, et Hänsel consola sa petite soeur, disant :

- Attends que la lune se lève, Gretel, nous verrons les miettes de pain que j'ai jetées ; elles nous montreront le chemin de la maison.

Quand la lune se leva, ils se mirent en route. Mais de miettes, point. Les mille oiseaux des champs et des bois les avaient mangées. Les deux enfants marchèrent toute la nuit et le jour suivant, sans trouver à sortir de la forêt. Ils mouraient de faim, n'ayant à se mettre sous la dent que quelques baies sauvages. Ils étaient si fatigués que leurs jambes ne voulaient plus les porter. Ils se couchèrent au pied d'un arbre et s'endormirent.

Trois jours s'étaient déjà passés depuis qu'ils avaient quitté la maison paternelle. Ils continuaient à marcher, s'enfonçant toujours plus avant dans la forêt. Si personne n'allait venir à leur aide, ils ne tarderaient pas à mourir.

4 -

À midi, ils virent un joli oiseau sur une branche, blanc comme neige. Il chantait si bien que les enfants s'arrêtèrent pour l'écouter. Quand il eut fini, il déploya ses ailes et vola devant eux. Ils le suivirent jusqu'à une petite maison sur le toit de laquelle le bel oiseau blanc se percha.

Quand ils s'en furent approchés tout près, ils virent qu'elle était faite de pain et recouverte de gâteaux. Les fenêtres étaient en sucre.

- Nous allons nous mettre au travail, dit Hänsel, et faire un repas béni de Dieu. Je mangerai un morceau du toit ; ça a l'air d'être bon !

Hänsel grimpa sur le toit et en arracha un petit morceau pour goûter. Gretel se mit à lécher les carreaux. On entendit alors une voix suave qui venait de la chambre

- Langue, langue lèche ! Qui donc ma maison lèche ?

Les enfants répondirent

- C'est le vent, c'est le vent. Ce céleste enfant.

Et ils continuèrent à manger sans se laisser détourner de leur tâche. Hänsel, qui trouvait le toit fort bon, en fit tomber un gros morceau par terre et Gretel découpa une vitre entière, s'assit sur le sol et se mit à manger.

La porte, tout à coup, s'ouvrit et une femme, vieille comme les pierres, s'appuyant sur une canne, sortit de la maison. Hänsel et Gretel eurent si peur qu'ils laissèrent tomber tout ce qu'ils tenaient dans leurs mains. La vieille secoua la tête et dit :

- Eh ! chers enfants, qui vous a conduits ici ? Entrez, venez chez moi ! Il ne vous sera fait aucun mal.

Elle les prit tous deux par la main et les fit entrer dans la maisonnette. Elle leur servit un bon repas, du lait et des beignets avec du sucre, des pommes et des noix. Elle prépara ensuite deux petits lits. Hänsel et Gretel s'y couchèrent. Ils se croyaient au Paradis.

Mais l'amitié de la vieille n'était qu'apparente. En réalité, c'était une méchante sorcière à l'affût des enfants. Elle n'avait construit la maison de pain que pour les attirer. Quand elle en prenait un, elle le tuait, le faisait cuire et le mangeait. Pour elle, c'était alors jour de fête. La sorcière avait les yeux rouges et elle ne voyait pas très clair. Mais elle avait un instinct très sûr, comme les bêtes, et sentait venir de loin les êtres humains. Quand Hänsel et Gretel s'étaient approchés de sa demeure, elle avait ri méchamment et dit d'une voix mielleuse : « Ceux-là, je les tiens ! Il ne faudra pas qu'ils m'échappent ! »

À l'aube, avant que les enfants ne se soient éveillés, elle se leva. Quand elle les vit qui reposaient si gentiment, avec leurs bonnes joues toutes roses, elle murmura :

- Quel bon repas je vais faire !

Elle attrapa Hänsel de sa main rêche, le conduisit dans une petite étable et l'y enferma au verrou. Il eut beau crier, cela ne lui servit à rien. La sorcière s'approcha ensuite de Gretel, la secoua pour la réveiller et s'écria :

- Debout, paresseuse ! Va chercher de l'eau et prépare quelque chose de bon à manger

pour ton frère. Il est enfermé à l'étable et il faut qu'il engraisse. Quand il sera à point, je le mangerai.

5 -

Gretel se mit à pleurer, mais cela ne lui servit à rien. Elle fut obligée de faire ce que lui demandait l'ogresse. On prépara pour le pauvre Hänsel les plats les plus délicats. Gretel, elle, n'eut droit qu'à des carapaces de crabes.

Tous les matins, la vieille se glissait jusqu'à l'écurie et disait :

- Hänsel, tends tes doigts, que je voie si tu es déjà assez gras.

Mais Hänsel tendait un petit os et la sorcière, qui avait de mauvais yeux, ne s'en rendait pas compte. Elle croyait que c'était vraiment le doigt de Hänsel et s'étonnait qu'il n'engraissât point.

Quand quatre semaines furent passées, et que l'enfant était toujours aussi maigre, elle perdit patience et décida de ne pas attendre plus longtemps.

- Holà ! Gretel, cria-t-elle, dépêche-toi d'apporter de l'eau. Que Hänsel soit gras ou maigre, c'est demain que je le tuerai et le mangerai.

Ah, comme elle pleurait, la pauvre petite, en charriant ses seaux d'eau, comme les larmes coulaient le long de ses joues !

- Dieu bon, aide-nous donc ! s'écria-t-elle. Si seulement les bêtes de la forêt nous avaient dévorés ! Au moins serions-nous morts ensemble !

- Cesse de te lamenter ! dit la vieille ; ça ne te servira à rien !

De bon matin, Gretel fut chargée de remplir la grande marmite d'eau et d'allumer le feu.

- Nous allons d'abord faire la pâte, dit la sorcière. J'ai déjà fait chauffer le four et préparer ce qu'il faut. Elle poussa la pauvre Gretel vers le four, d'où sortaient de grandes flammes.

- Faufile-toi dedans ! ordonna-t-elle, et vois s'il est assez chaud pour la cuisson. Elle avait l'intention de fermer le four quand la petite y serait pour la faire rôtir. Elle voulait la manger, elle aussi. Mais Gretel devina son projet et dit :

- Je ne sais comment faire, comment entre-t-on dans ce four ?

- Petite oie, dit la sorcière, l'ouverture est assez grande, vois, je pourrais y entrer moi-même.

Et elle y passa la tête. Alors Gretel la poussa vivement dans le four, claqua la porte et mit le verrou. La sorcière se mit à hurler épouvantablement. Mais Gretel s'en alla et cette épouvantable sorcière n'eut plus qu'à rôtir.

Gretel, elle, courut aussi vite qu'elle le pouvait chez Hänsel. Elle ouvrit la petite étable et dit :

- Hänsel, nous sommes libres ! La vieille sorcière est morte !

Hänsel bondit hors de sa prison, aussi rapide qu'un oiseau dont on vient d'ouvrir la cage. Comme ils étaient heureux ! Comme ils se prirent par le cou, dansèrent et s'embrassèrent !

N'ayant plus rien à craindre, ils pénétrèrent dans la maison de la sorcière. Dans tous les coins, il y avait des caisses pleines de perles et de diamants.

- C'est encore mieux que mes petits cailloux ! dit Hänsel en remplissant ses poches.

Et Gretel ajouta

- Moi aussi, je veux en rapporter à la maison !

Et elle en mit tant qu'elle put dans son tablier.

- Maintenant, il nous faut partir, dit Hänsel, si nous voulons fuir cette forêt ensorcelée.

Au bout de quelques heures, ils arrivèrent sur les bords d'une grande rivière.

- Nous ne pourrons pas la traverser, dit Hänsel, je ne vois ni passerelle ni pont.

- On n'y voit aucune barque non plus, dit Gretel. Mais voici un canard blanc. Si Je lui demande, il nous aidera à traverser.

Elle cria :

- Petit canard, petit canard ! Nous sommes Hänsel et Gretel. Il n'y a ni barque, ni gué, ni pont, fais-nous passer avant qu'il ne soit tard.

Le petit canard s'approcha et Hänsel se mit à califourchon sur son dos. Il demanda à sa sœur de prendre place à côté de lui.

- Non, répondit-elle, ce serait trop lourd pour le canard. Nous traverserons l'un après l'autre.

La bonne petite bête les mena ainsi à bon port.

Quand ils furent de l'autre côté, sains et saufs, ils marchèrent encore un petit moment et voilà qu'autour d'eux la forêt était de plus en plus familière, jusqu'au moment où ils aperçurent, dans le lointain, la maison de leur père.

Ils se mirent à courir, se précipitèrent à l'intérieur et se jetèrent au cou de leur père. Le pauvre homme n'avait pas eu une heure de bon temps depuis qu'il avait laissé ses enfants dans la forêt ; quant à la femme, elle était morte. En secouant son tablier, Gretel fit tomber les perles et les pierres précieuses qui roulèrent de tous les côtés, cependant que Hänsel les tirait de ses poches par poignées. Dès lors, finis tous les soucis ! Ils vécurent ensemble, dans la plus grande joie.

L'OISEAU D'OR

1 - Il y eut autrefois un roi qui possédait derrière son château un parc magnifique ; et dans ce parc était un arbre qui portait des pommes d'or.

Quand ces pommes murirent, on les compta, mais dès le matin suivant il en manqua une. Informé de la chose, le roi ordonna qu'on montât chaque nuit la garde au pied de l'arbre. Ce roi avait trois fils ; à la tombée de la nuit, il envoya l'ainé faire son tour de garde.

Mais quand minuit sonna, l'ainé n'avait pu résister au sommeil et s'était endormi ; et le lendemain matin, il manquait une pomme d'or.

La nuit suivante, ce fut le deuxième fils qui fut chargé de monter la garde, mais il ne fit pas mieux, et quand sonna minuit il s'était endormi tout comme son frère ; et le lendemain matin, une pomme manquait à l'arbre.

Ce fut alors le tour de veille du troisième fils, qui se tenait prêt ; mais le roi ne lui faisait pas grande confiance et pensait plutôt qu'il ne réussirait pas mieux que ses frères. Néanmoins, pour finir, il le laissa aller. Le jeune homme s'étendit sous l'arbre, veilla et ne se laissa pas surprendre par le sommeil. Lorsque sonna minuit, il y eut un froissement dans l'air et le guetteur put voir, au clair de lune, un oiseau brillant, dont le plumage était fait d'or entièrement. L'oiseau vint se percher sur l'arbre et commença à becqueter une pomme, mais le jeune homme lui décocha une flèche qui le mit en fuite.

Or la flèche l'avait frôlé et l'une de ses plumes d'or était tombée sur le sol. Le jeune homme la ramassa et la montra le lendemain matin au roi, son père, en lui racontant ce qu'il avait vu dans la nuit.

Le roi réunit son conseil, dont tous les membres, sans exception, estimèrent qu'une plume comme celle-là avait, à elle seule, plus de valeur que le royaume entier.

- Si cette plume est si précieuse, déclara le roi, il ne me sert à rien d'en avoir une : ce qu'il me faut et ce que je veux avoir, c'est l'oiseau tout entier !

Le fils aîné se mit en route, confiant en son habileté et ne doutant pas qu'il aurait tôt fait de trouver l'oiseau d'or. Quand il eut fait un bon bout de route, il vit un renard à la lisière d'une forêt, prit son fusil et le visa.

- Ne tire pas sur moi ! lui cria le renard. Pour la peine, je te donnerai un excellent conseil. Puisque tu es en chemin pour chercher l'oiseau d'or, tu vas arriver ce soir dans un bourg, où il y a deux auberges qui se font vis-à-vis. Dans l'une, les lumières brillent et l'on mène joyeuse vie ; mais ce n'est pas là que tu dois entrer. Va dans l'autre, au contraire, qui est toute sombre et qui te paraîtra

sinistre au possible.

« Une bête est une bête, pensa le fils du roi, quel conseil raisonnable aurais-je à en attendre ? » Et il tira. Mais il manqua le renard qui détala ventre à terre, la queue tendue, et disparut sous le couvert.

Le fils du roi reprit sa route et arriva, vers le soir, dans le bourg où se trouvaient les deux auberges. Dans l'une on chantait et dansait ; l'autre, au contraire, paraissait triste et avait l'air misérable.

« Je serais bien bête, pensa-t-il, de préférer cette auberge minable à celle qui a si bonne mine ! »

Il entra donc dans l'auberge joyeuse, y fit la fête et vécut là une vie de plaisirs, en oubliant tout à fait et l'oiseau, et son père, et toutes les bonnes leçons qu'il avait reçues.

2 - Comme le temps passait sans que le fils aîné revînt à la maison, le deuxième fils du roi se mit en route à son tour à la recherche de l'oiseau d'or.

Tout comme son frère aîné, il rencontra le renard qui lui donna son bon conseil, et il n'en tint pas compte. Il arriva dans le bourg aux deux auberges, et derrière la fenêtre de celle où retentissait la clameur des joyusetés, il vit son frère qui lui faisait signe et l'appelait. Incapable de résister, il y entra et ne vécut plus que pour son plaisir.

Un certain temps de nouveau s'écoula, puis le fils cadet voulut se mettre à son tour en quête de l'oiseau d'or et tenter, lui aussi, sa chance ; mais son père s'y opposa.

- C'est inutile, affirma-t-il ; celui-ci trouvera l'oiseau d'or encore moins que ses frères ; et s'il lui arrive quelque malheur, il ne saura jamais s'en tirer : c'est ce qu'il y a de pis avec lui !

Mais à la fin, à force d'insistance, il se laissa fléchir pour avoir la paix et consentit à le laisser partir quand même.

À la lisière de la forêt, il rencontra le renard qui le supplia de lui laisser la vie en échange du bon conseil. Le lendemain matin, dès qu'il se retrouva en pleine campagne, il aperçut le renard qui l'attendait et qui lui dit :

- Je vais t'apprendre ce que tu as à faire encore. Avance toujours tout droit et tu finiras par arriver à un château devant lequel des soldats sont couchés : tout un bataillon ; mais ne t'en trouble pas, parce qu'ils seront tous en train de dormir et de ronfler. Tu passes par-dessus pour te diriger tout droit à l'intérieur du château, dont tu traverseras les salles en enfilade jusqu'à ce que tu sois dans une chambre où il y a un oiseau d'or dans une cage de bois. À côté, il y a une cage d'or vide : c'est pour la parade ; aussi garde-toi bien de retirer l'oiseau de sa

vilaine cage de bois pour le mettre dans la splendide cage d'or, sinon cela irait mal pour toi.

Après ces paroles, le renard tendit sa queue et le jeune prince s'y accrocha, emporté à une telle vitesse que le vent lui sifflait dans les cheveux.

Quand il fut devant le château, tout y était comme le renard le lui avait dit ; et il arriva finalement dans la chambre où l'oiseau d'or se tenait perché dans une cage de bois, et à côté était pendue une cage d'or ; les trois pommes d'or se trouvaient aussi dans la pièce, une ici, l'autre là, et la troisième ailleurs.

Le jeune homme songea alors qu'il serait ridicule de laisser le bel oiseau d'or dans cette vilaine cage rustique, et il en ouvrit la porte pour prendre l'oiseau et le mettre dans la cage d'or.

Au même instant, l'oiseau poussa un cri strident. Les soldats, réveillés, se précipitèrent à l'intérieur et le mirent, lui, en prison, d'où on le tira le lendemain pour le faire passer devant le tribunal, qui le condamna à mort après ses aveux.

Le roi, toutefois, déclara qu'il lui laisserait la vie, à condition qu'il lui ramène le cheval d'or, celui qui galope plus vite que le vent ; et qu'il lui donnerait encore, en plus, l'oiseau d'or à titre de récompense.

3 - Le jeune prince se mit donc en route, mais en soupirant avec une grande tristesse, car où trouverait-il le cheval d'or ?

Et tout à coup, il aperçut son vieil ami le renard qui était là, assis sur son chemin.

- Tu vois, dit le renard, c'est arrivé parce que tu n'as pas voulu m'écouter. Mais reprends courage : je vais m'occuper de toi et te dire comment tu parviendras jusqu'au cheval d'or. Avance toujours tout droit, et tu finiras par arriver à un château où le cheval est à l'écurie. Devant les écuries seront couchés les palefreniers et les autres valets ; mais ils dormiront et ronfleront, et tu pourras tranquillement mener dehors le cheval d'or. Seulement fais bien attention à une chose : mets-lui la mauvaise selle de bois et de cuir, et non pas la selle d'or qui est à côté, sinon cela irait mal pour toi !

Le renard tendit sa queue, le jeune prince s'assit et se cramponna, aussitôt emporté par monts et par vaux à une telle vitesse que le vent lui sifflait dans les cheveux.

Tout se passa comme le renard l'avait dit, et il entra dans l'écurie où était le cheval d'or ; mais comme il voulait le seller, il ne put se résoudre à lui sangler la vilaine selle ordinaire, et il se dit : « Une si belle bête, ce serait une honte pour lui, si je ne lui mettais pas la belle selle d'or dont il est digne ! »

Mais la selle d'or n'eut pas plutôt touché le dos du cheval d'or, qu'il se mit à

hennir puissamment. Les palefreniers et les autres, réveillés, s'emparèrent du jeune homme et le jetèrent en prison.

Jugé le lendemain, il fut condamné à mort ; mais le roi lui promit la vie sauve et le cheval d'or par-dessus, s'il lui ramenait la belle princesse du château d'or.

Le cœur lourd, le jeune homme se remit en route, mais heureusement pour lui, le fidèle renard n'était pas loin et il le trouva bientôt.

- Je devrais t'abandonner à ton malheur ! lui dit le renard. Mais j'ai pitié de toi et je veux t'aider encore une fois dans ta détresse. Ton chemin te conduit tout droit au château d'or : tu en approcheras le soir parce que la nuit, quand tout est silencieux et tranquille, la belle princesse se rend au pavillon de bain pour s'y baigner. Dès son entrée, bondis vers elle et prends-lui un baiser : elle te suivra et tu n'auras plus qu'à t'en aller avec elle. Mais surtout ne permets pas qu'elle aille auparavant dire adieu à ses parents, sinon cela tournerait au plus mal pour toi !

Et le renard tendit sa queue, le prince s'y installa pour filer à une telle vitesse que le vent lui sifflait dans les cheveux.

4 - Au château d'or, tout se présenta comme le renard l'avait dit. Le jeune homme attendit jusqu'à minuit que tout fût plongé dans un profond sommeil, et la belle princesse se rendit au pavillon de bain ; il bondit hors de sa cachette et lui prit un baiser.

Elle lui dit qu'elle le suivrait volontiers et avec joie, mais elle le supplia désespérément et avec force larmes de lui permettre d'aller auparavant dire adieu à ses parents.

Il commença par refuser, mais comme elle versait de plus en plus de larmes et se jetait à ses pieds en le suppliant, il s'en émut finalement et la laissa aller.

À peine la jeune fille arriva-t-elle devant le lit de son père qu'il se réveilla, lui, le roi, et avec lui tous les autres dans le château ; le jeune homme fut arrêté et jeté en prison.

Le lendemain matin, le roi lui dit :

- C'est ta vie que tu as perdue ! Le seul moyen, pour toi, d'obtenir ta grâce, c'est de m'ôter en huit jours la montagne qui est devant ma fenêtre et qui me bouche la vue. Si tu y parviens, tu auras ma fille en récompense.

Le prince commença aussitôt à piocher et à pelleter la terre et le roc sans discontinuer, mais au bout de sept jours, quand il vit le peu qu'il avait enlevé – si peu que tout son labeur était tout juste comme rien ! – il se découragea complètement et perdit tout espoir.

Mais vers le soir de ce septième jour, le renard apparut et lui dit :

- Tu ne mérites pas que je m'occupe de toi, mais va te coucher et dormir à présent, je ferai le travail à ta place.

Quand il se réveilla, le lendemain matin, et regarda par la fenêtre, la montagne avait totalement disparu.

Tout joyeux, le jeune homme se hâta d'aller l'annoncer au roi en exigeant qu'il tînt sa promesse, et le roi, bon gré ou mal gré, se trouva bien obligé de respecter sa parole et de lui donner sa fille.

Alors ils s'éloignèrent tous les deux du château d'or, et il ne fallut pas longtemps pour que le renard fût auprès d'eux, toujours fidèle.

- Tu as maintenant le mieux du mieux, dit le renard, c'est vrai ; mais de la belle princesse du château d'or dépend, pour toi, la possession du cheval d'or.

- Comment obtenir l'un sans perdre l'autre ? questionna le jeune homme.

- Je vais te le dire, annonça le renard. D'abord, tu vas amener la belle princesse du château d'or au roi qui te l'avait demandée. Il y aura grande liesse à sa cour, et ils te feront présent du cheval d'or avec reconnaissance. Tu le monteras aussitôt, et dès que tu seras en selle, tu leur tendras la main à tous pour leur faire tes adieux, et à la belle demoiselle en dernier ; et là, quand tu lui serreras la main, attire-la bien vite sans la lâcher et pars au triple galop : personne ne pourra te rejoindre pour te la reprendre, puisque ton cheval galope plus vite que le vent.

5 - Tout fut accompli de la manière la plus heureuse et le prince emporta la belle princesse sur son cheval d'or.

Le renard fidèle ne fut pas en retard et dit bientôt au jeune homme :

- Maintenant, je vais aussi t'aider à obtenir l'oiseau d'or. Tu feras descendre la belle demoiselle quand tu approcheras du château où est l'oiseau, et moi je veillerai sur elle. Tu entreras à cheval sur ta monture d'or dans la cour intérieure du château, y suscitant une grande joie aussitôt, qui leur fera te donner l'oiseau d'or en présent. Dès que tu auras la cage dans ta main, pars au triple galop pour venir nous rejoindre et emmener avec toi la belle princesse.

Lorsque tout se fut accompli très heureusement, le jeune prince voulut retourner chez lui avec son triple trésor, mais le renard lui dit :

- Maintenant, j'attends que tu me donnes ma récompense pour tout ce que j'ai fait pour toi !

- Et quel est ton désir ? demanda le jeune prince.

- Que tu me tues, puis me coupes la tête et les pattes quand nous serons dans la forêt.

- Ce serait du joli comme expression de gratitude ! répondit le jeune prince.

Non, vraiment, je ne consentirai jamais à te faire cela ! C'est impossible.

- Puisque tu ne veux pas le faire, dit le renard, je vais te laisser ; mais avant de te quitter, je te donnerai encore un bon conseil : « De deux choses, tu dois te garder : ne fais pas l'achat de gibier de potence et ne va pas t'asseoir sur la margelle d'un puits. »

Et sur ces derniers mots, le renard disparut au cœur de la forêt.

« Quelle mouche le pique ? pensa le jeune homme. C'est quand même une bête bien étrange, et qui a de bien drôles d'idées ! Payer pour avoir du gibier de potence, qui le ferait ? Quant à prendre pour siège la margelle d'un puits, c'est une envie que je n'ai encore jamais eue ! »

Emmenant la belle princesse en croupe, il galopa sur le chemin qui devait les mener au royaume paternel.

Ils passèrent bientôt par le bourg où les deux frères du prince étaient restés. Il y avait grande foule et grand tumulte sur la place, et quand il demanda quelle en était la cause, il apprit que deux hommes allaient être pendus. Il s'approcha, et vit alors que ces deux hommes n'étaient autres que ses frères, qui s'étaient ruinés dans leurs débordements et qui avaient commis toutes sortes de délits.

Il demanda si l'on ne pouvait obtenir leur libération.

- Si vous payez pour eux, bien sûr ! lui répondirent les gens. Mais pourquoi iriez-vous dépenser votre argent pour racheter de tels vauriens ?

Sans réfléchir, il paya pour racheter leur vie et ils continuèrent la route tous ensemble.

6 - Ils arrivèrent ainsi dans la forêt où le renard leur était apparu la première fois ; et comme le soleil était chaud et qu'il faisait bon frais à l'ombre des grands arbres, les deux frères proposèrent : « Si nous restions un peu à nous reposer à côté de ce puits ? Nous pourrions en profiter pour manger un morceau et nous désaltérer. »

Ils firent donc la pause, et le jeune homme, tout en continuant la conversation, s'assit négligemment, et sans penser à mal, sur la margelle du puits ; ses deux frères le poussèrent et l'y firent tomber à la renverse.

Ils s'emparèrent alors de la belle princesse, du cheval et de l'oiseau d'or, et se hâtèrent de regagner le château de leur père.

- Voilà, père, lui dirent-ils, nous te rapportons non seulement l'oiseau d'or, mais encore le cheval d'or et la princesse du château d'or.

Il y eut grande liesse au château à cet heureux retour, mais le cheval ne mangea plus, l'oiseau ne chanta plus, et la belle demoiselle resta triste et n'arrêta pas de pleurer.

Dans sa chute, le frère cadet ne s'était pas tué : le puits, heureusement, était à sec, et il était tombé sans se faire de mal sur la mousse qui en tapissait le fond. Seulement, il ne pouvait plus en sortir.

Le renard, cette fois encore, lui fut fidèle et ne l'abandonna pas dans sa détresse : il sauta lui aussi au fond du puits et lui reprocha avec véhémence d'avoir oublié son conseil.

- Je ne puis pourtant pas t'abandonner, ajouta-t-il, et je vais t'aider à revoir la lumière du jour.

Il lui dit de se bien cramponner à sa queue et il le tira ainsi jusqu'en haut.

- Mais tu n'es pas encore hors de péril, dit le renard quand ils furent hors du puits. Tes frères, qui n'étaient pas certains de ta mort, ont fait cerner la forêt par des gardes qui doivent t'abattre à vue. Il faut donc que tu leur échappes et que tu passes inaperçu.

Rencontrant un pauvre en chemin, le jeune homme changea d'habits avec lui et parvint dans cette défroque jusqu'au château de son père et entra dans la cour.

Nul ne l'avait reconnu, mais l'oiseau se mit aussitôt à chanter, le cheval commença à manger et la belle princesse arrêta de pleurer d'un seul coup. Le roi s'en étonna et lui demanda comment cela se faisait.

- Je ne sais pas, répondit la jeune fille. Je me sentais si affreusement triste, et voilà que je me sens toute heureuse et joyeuse au-dedans de moi. On dirait que mon vrai fiancé est venu tout soudain.

Et bien que les deux frères l'eussent menacée de mort si elle révélait quoi que ce fût, elle raconta alors au roi toute la vérité de l'histoire.

Alors le roi fit amener devant lui tous les gens qui se trouvaient dans le château. Le jeune homme vint aussi et, malgré ses misérables guenilles de mendiant, la jeune princesse le reconnut aussitôt et lui sauta au cou.

Les deux mauvais frères furent attrapés et mis à mort, tandis que le jeune prince épousait la belle jeune fille et devenait l'héritier du roi.

7 - Mais qu'arriva-t-il au pauvre renard ? Bien longtemps après ces événements, le fils du roi le rencontra en se promenant dans la forêt.

« Tu as à présent tout ce que tu peux souhaiter, dit le renard. Mais mon malheur à moi ne finira jamais, alors qu'il serait en ton pouvoir de me délivrer ! »

De nouveau, il supplia le jeune homme de le tuer, et de lui couper la tête et les pattes. À peine cela fut-il fait que le renard se transforma en un homme. Il n'était autre que le frère de la belle princesse, enfin délivré du méchant sort jeté sur lui... Alors désormais, plus rien ne manque à leur bonheur, aussi longtemps qu'ils vécurent.